

CHAPITRE 3 : LA PENSÉE ÉCONOMIQUE CLASSIQUE ET LA PENSÉE CAPITALISTE LIBÉRALE

INTRODUCTION

Le contexte économique de l'apparition de l'école classique est celui de la **première Révolution industrielle**, que connut l'Angleterre au cours du 18^e siècle et qui culmina au milieu du siècle suivant. Il s'agit d'une **mutation majeure** : une **élévation considérable du volume de la production industrielle** (dans la métallurgie et le textile notamment) et du **rythme de sa croissance**, fondée sur un mouvement de **concentration et de mécanisation du processus de travail** et sur la **généralisation de l'usage d'une source d'énergie, la vapeur** (et l'utilisation du charbon). La Révolution industrielle conduit à **passer définitivement d'un capitalisme commercial et marchand d'essence et de logique mercantiliste à un capitalisme industriel libéré des entraves réglementaires**.

Il n'existe pas de consensus sur les frontières de l'école classique. **Le vocable « classique » peut désigner une époque de l'histoire**, plus ou moins étroitement associée à la Révolution industrielle et à l'affirmation des bases doctrinales du libéralisme. Ainsi, l'âge de l'économie classique est borné symboliquement par la publication de la *Richesse des nations* de SMITH en 1776 et par celle des *Principes d'économie politique* de Stuart MILL en 1848.

1. PRINCIPAUX APPORTS DES ÉCONOMISTES DE L'ÉCOLE CLASSIQUE

Dans ce chapitre, nous présenterons les apports essentiels des principaux auteurs assimilés aux classiques à savoir ceux de **SMITH, RICARDO, SAY, MALTHUS et MILL**.

1.1. Adam SMITH

1.1.1. La division du travail

La division du travail permet de réaliser des gains de productivité. Smith prend l'exemple de la production d'épingles, qui nécessite, selon lui, dix-huit opérations distinctes. Il compare la production obtenue dans une manufacture de dix ouvriers où chacun se spécialise dans deux ou trois opérations à celle qui serait obtenue en l'absence de spécialisation. Il constate alors que **la quantité produite augmente considérablement suite à la spécialisation** (4800 épingles par ouvrier en présence de la spécialisation au lieu de 20 ou même aucune sans spécialisation). Cette grande **augmentation de la productivité grâce à la division du travail**, est due à trois caractéristiques différentes selon lui :

- Un **accroissement d'habileté** chez chaque ouvrier individuellement;
- L'**économie de temps** qui se perd lorsque l'on passe d'une tâche à l'autre ;
- L'**invention d'un grand nombre de machines** qui facilitent et abrègent le travail, et qui permettent à un homme de remplir la tâche de plusieurs.

1.1.2. La main invisible et le rôle de l'État

Pour SMITH, **seule l'efficacité du marché permet la satisfaction du plus grand nombre**. Bien que moraliste, Adam Smith considère que **l'égoïsme de chacun conduit par la satisfaction de son intérêt à un équilibre**. Autrement dit, «**la recherche des intérêts particuliers aboutit à l'intérêt général**». C'est ce que la postérité a retenu sous le nom de **mécanisme de la main invisible**, expression célèbre qu'Adam Smith n'utilise pourtant qu'une fois dans son œuvre¹.

¹ La « **main invisible** », expression célèbre de l'auteur, renvoie aujourd'hui à deux éléments dans la vulgarisation économique : d'une part, au fonctionnement prétendument harmonieux du marché, sorte d'équilibre spontané entre offre et demande ; d'autre

L'État n'a donc pas à intervenir sur le marché puisque celui-ci se régule naturellement. Chez Smith, l'analyse de l'État est intégrée aux mécanismes d'une économie de marché. **L'État doit d'abord exercer ses fonctions régaliennes**: la défense nationale, la justice et la police. Toutefois, Smith **pense qu'il revient également à l'État de prendre en charge la fourniture de biens publics**.

Enfin, pour SMITH, dans certaines circonstances **l'instauration de droits de douanes par l'État peut se justifier** :

- En présence **d'industries stratégiques pour la défense nationale** ;
- Pour **compenser d'éventuelles taxes à l'exportation et rétablir une compétition** équitable entre industries nationale et étrangère.

1.1.3. Libre-échange et avantages absolus

Alors que les politiques commerciales **de son époque sont encore très imprégnées des doctrines mercantilistes**, Smith est, de manière générale, **favorable au libre-échange** :

Smith étend dès lors **la notion de division du travail au champ de l'économie internationale**. Chaque pays doit, selon lui, se spécialiser dans les productions pour lesquelles, il dispose d'un **avantage absolu en termes de coût de production**. L'insertion dans **la division internationale du travail est bénéfique** dès lors qu'un **pays dispose d'un avantage dans au moins une production**. Son approche **exclut a priori des échanges internationaux une nation sans avantage absolu**.

1.1.4. La question de la valeur chez SMITH

Comme Aristote l'avait déjà noté, **les biens qui s'échangent sont en fait dotés de deux valeurs : une valeur d'échange et une valeur d'usage**. Adam SMITH pose de nouveau la distinction qui deviendra fondamentale². Une première idée pourrait être alors de relier ces deux types de valeur et de fonder la capacité des biens à s'échanger (leurs valeurs d'échange respectives) sur leurs valeurs d'usage, autrement dit, leur utilité. SMITH et la plupart des classiques à sa suite (notamment RICARDO) rejettent cette idée au nom du « **paradoxe de l'eau et du diamant** » : l'eau, qui a une très forte valeur d'usage (elle est un bien extrêmement utile), a une très faible valeur d'échange (« à peine est-il possible de n'avoir rien en échange » dira Smith). Le diamant au contraire est doté d'une valeur d'échange élevée, sans rapport avec sa valeur d'usage qui est faible. Mis à part le fait d'être communément dotés d'une valeur d'usage, quel autre point commun serait susceptible de permettre une comparaison des biens dans l'échange ? La réponse de Smith est : **le travail commandé**³. **Tous les biens qui s'échangent ont été produits par le travail** avant de pouvoir être portés au marché. C'est donc la quantité de travail qui a été nécessaire pour produire un bien et le porter au marché qui déterminera sa valeur dans l'échange.

1.2. David RICARDO

1.2.1. La question de la valeur chez RICARDO

RICARDO reprend la distinction de SMITH entre **valeur d'usage** et **valeur d'échange** mais il introduit la notion de **travail incorporé** à la place du travail commandé. **Pour Ricardo, la valeur des biens industriels reproductibles est fondée sur la quantité de travail qu'ils incorporent** : La valeur des

part, elle désigne souvent la convergence des intérêts privés et de l'intérêt collectif. Ces deux acceptions se révèlent cependant des extrapolations. En effet, l'expression n'est employée que trois fois dans l'œuvre monumentale publiée par l'auteur.

² Comme il l'explique dans cet extrait célèbre **où il compare les valeurs d'usage et d'échange respectives de l'eau et du diamant**: «rien n'est plus utile que l'eau, mais on ne peut presque rien obtenir en échange de celle-ci. Un diamant, au contraire, n'a presque pas de valeur d'usage, mais on peut souvent obtenir une très grande quantité d'autres biens en échange ».

³ « le seul étalon fondamental et réel avec lequel on peut en tout temps et en tout lieu estimer et comparer la valeur de toutes les marchandises ».

marchandises se trouve modifiée, non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments qui servent à les créer.

Cette approche constitue le cas général. Dans certains cas particuliers, la valeur des biens reproductibles peut avoir un caractère subjectif, du fait de la loi de l'offre et la demande. Les biens non reproductibles, très minoritaires selon **David Ricardo (tableaux précieux, statues...), ont une valeur fondée sur leur rareté**, elle dépend des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets.

1.2.2. La rente différentielle et l'état stationnaire

La **théorie de la rente différentielle de Ricardo** consiste à **expliquer l'origine du prix des terres payées aux propriétaires fonciers (le loyer) à partir des rendements agricoles**. Ce prix varie en fonction des différences de rendements entre les terres.

Sous l'effet de **l'augmentation de la population, il conviendra de mettre en culture de plus en plus de terres. Les meilleures terres sont mises en culture les premières et la loi des rendements décroissants de la terre prévaut**. La rente différentielle est condamnée à augmenter et **la part du produit national consacrée aux paiements des propriétaires fonciers également**.

Comme les salariés touchent des salaires de subsistance incompressibles et que leur nombre est croissant, **la masse salariale augmente à court terme proportionnellement à la population**. En conséquence, **les profits des entreprises sont laminés. À long terme, le profit** (ce qui reste du produit brut lorsque l'on a enlevé les salaires et la rente) **tend vers zéro**. Le stock de capital se stabilise : l'économie s'installe dans **l'état stationnaire**.

L'état stationnaire est stable. Il peut être modifié par le **progrès technique** qui peut améliorer la productivité agricole et **l'ouverture commerciale de l'économie**. *Via* la baisse du prix des denrées alimentaires et par conséquent du salaire de subsistance, les importations de produits agricoles permettent un déplacement de l'horizon de l'état stationnaire.

1.2.3. Libre échange et avantages comparatifs

À son époque, David RICARDO prend position contre les *corn laws* et se prononce en faveur d'un libre-échange généralisé auquel il apporte des fondements théoriques solides. Dans *Principes d'économie politique et de l'impôt* (1817), il fonde la spécialisation sur la notion d'**avantage comparatif**. **Chaque nation a intérêt à se spécialiser dans la production pour laquelle elle dispose du plus grand avantage comparatif ou du plus petit désavantage comparatif en termes de coûts de production**. Chacun peut trouver avantage à une réallocation interne des facteurs vers les productions pour lesquelles le pays est « naturellement » le plus compétitif.

Il y a **rupture avec Adam SMITH dans la mesure où chaque nation peut maintenant trouver une place dans le commerce international**. Chez SMITH, **une nation sans aucun avantage absolu se trouvait exclue de l'échange**. RICARDO prolonge, par ailleurs, l'analyse de SMITH en signalant **les gains de bien-être** associé à l'accroissement du nombre de produits offerts aux consommateurs.

1.3. Jean-Baptiste SAY: la loi des débouchés

La **loi des débouchés** est énoncée par l'économiste français Jean-Baptiste SAY dans son *Traité d'économie politique* publié en 1803. Elle tient en une affirmation clef : « **Les produits s'échangent contre des produits** ». Derrière cette proposition, il faut entendre que, lors du processus de production, **les revenus distribués (salaires, profits, rentes)** sont immédiatement « réinjectés dans le circuit » et viennent **constituer une demande**. Le revenu est réparti entre consommation (C) et épargne (S). La consommation constitue une demande et l'épargne est immédiatement transformée en investissement (I). Cet investissement prend la forme de machines et constitue lui aussi une demande.

La loi de SAY ne relève pas d'une simple égalité comptable. Sous certaines hypothèses, «**toute offre crée sa propre demande** », il convient notamment que la **monnaie** soit **neutre**, c'est-à-dire, ne constitue qu'un voile sur les échanges. En effet, pour SAY, **la monnaie n'a que deux fonctions (intermédiaire des échanges et unité de compte)**. Elle n'est pas désirée pour elle-même (implicitement, il ne serait pas rationnel de conserver une épargne sous forme liquide puisque ce serait se priver du taux d'intérêt). Il peut arriver que le chef d'entreprise offre des produits indésirables sur le marché. Dans ce cas le système de prix (parfaitement flexible et vecteur d'informations non biaisé) doit répondre en envoyant comme signal l'effondrement des prix, ce qui conduit à modifier les caractéristiques des produits offerts.

La loi des débouchés défendus par SAY implique un **équilibre global entre l'offre et la demande**. Il **ne peut donc y avoir de surproduction**. Il y a seulement des déséquilibres passagers, des ajustements qui seront corrigés par le jeu naturel des prix. SAY considère également que **l'augmentation du volume de monnaie en circulation ne dope pas l'économie**. Bien au contraire, elle **n'engendre que de l'inflation**. Les idées développées plus tard par John Maynard KEYNES, prônant la relance de l'économie par l'injection de monnaie seront en totale opposition avec la réflexion de Jean-Baptiste SAY.

1.4.Thomas MALTHUS

Si RICARDO avait 6 ans quand Adam SMITH écrivait la *Richesse des Nations*, MALTHUS en avait 10. C'est en 1798, à l'âge de 32 ans, qu'il publie d'abord anonymement son ouvrage majeur *Essai sur le principe de population*. Pasteur anglican, MALTHUS (1766-1834) observe avec inquiétude l'extension de la pauvreté en Angleterre à la fin du 18^e siècle. La réflexion de MALTHUS peut se ramener à deux grandes idées : le **principe de population** dont découle la théorie dite du «Malthusianisme» et la **théorie de la sous-consommation**, qui fut ensuite développée par KEYNES sous le nom de principe de la demande effective.

1.4.1. Le Principe de population

Ce qui a le plus retenu l'attention dans l'œuvre de MALTHUS est l'observation que: « **la population progresse plus vite que les subsistances** » ce qui engendre un « déséquilibre croissant ». Il part d'un constat pour lui évident qui est que **les surfaces cultivables s'additionnent alors que les bouches à nourrir se multiplient**. En langage de son époque, il dit que **les subsistances augmentent de façon «arithmétique» et les besoins de façon «géométrique»**. En langage moderne, on parle dans le premier cas d'évolution **linéaire** et dans le deuxième d'évolution **exponentielle**. MALTHUS observe que la pression de la population se vérifie dans toutes les espèces⁴. Dans ces conditions, **dès que la population augmente au-delà du niveau autorisé par les ressources, on voit apparaître des famines ou des guerres qui ramènent brutalement la population à un niveau compatible avec celui des ressources**. La Révolution industrielle avait pour contrepartie une **paupérisation de la classe ouvrière**, car beaucoup d'ouvriers ne parvenaient pas à s'adapter aux nouveaux modes de production et sombraient dans la misère.

MALTHUS était convaincu **qu'on ne peut pas contourner les lois de la nature et même qu'il est moralement criminel de chercher à le faire**. Un homme ne doit pas chercher à avoir des enfants s'il n'est pas sûr de pouvoir les nourrir et *chaque pauvre doit savoir qu'il est lui-même la cause principale de ses souffrances*. On peut espérer, écrit MALTHUS, que c'est **par l'éducation que chaque couple comprendra la contrainte morale, ce qui doit l'amener à limiter lui-même le nombre de ses enfants**. D'où les célèbres tirades de MALTHUS sur les vertus de «l'abstinence et de la chasteté». Il faut repousser l'âge du mariage et même, après le mariage, n'avoir qu'un nombre d'enfants compatible avec son pouvoir économique. Il faut faire comprendre aux pauvres que **le seul moyen de hausser réellement le prix du travail est de diminuer le nombre des ouvriers**. La tâche d'un gouvernement se borne donc à prêcher la morale aux populations mais **l'État ne doit surtout pas octroyer des aides sociales** : « *Le peuple doit se*

⁴ « *La tendance constante, commune à tous les êtres vivants, écrit-il, est d'accroître l'espèce au-delà des ressources de nourriture dont elle peut disposer... La nature a été avare de place et d'aliments. Si elle ne rencontre pas d'obstacles, la population croîtra selon une progression géométrique, doublant approximativement tous les vingt-cinq ans, tandis que les moyens de subsistance augmenteront au mieux selon une progression arithmétique* ».

considérer comme étant lui-même la cause principale de ses misères » et « aider les pauvres, c'est multiplier la pauvreté ».

1.4.2. La théorie de la sous-consommation

Dans la seconde moitié de sa vie, MALTHUS fut préoccupé des **problèmes du chômage** durant les années qui suivirent Waterloo et la fin de la guerre, alors que ce problème prenait une grande ampleur, il en trouva l'explication dans ce qu'il a appelé **l'insuffisance de la demande effective**. **Comme remède, il fit appel à la satisfaction des désirs de dépense, aux travaux publics et à une politique d'expansion**⁵. En effet, dans ses écrits, MALTHUS **pense à contre-courant des autres classiques** pour qui le moteur de l'économie réside dans la capacité de production, c'est à dire l'offre. Pour les classiques, hormis MALTHUS, la production trouve toujours à s'écouler. À aucun moment ils ne considèrent sérieusement le problème de la surproduction. Or, MALTHUS **doute que le pouvoir d'achat des ouvriers soit suffisant pour absorber la production créée**. C'est lui qui le premier parle de **l'insuffisance de la demande effective** (demande effectivement exprimée sur le marché). Il souligne que le **désir d'investir peut créer l'offre** mais que **le désir de consommer ne suffit pas à créer une demande aussi effective**. Il pense en effet que le pouvoir d'achat effectif limite la demande ouvrière. Il préconise donc de **soutenir la demande**.

1.5. John Stuart MILL: L'utilitarisme altruiste

De nos jours, le concept d'utilité est omniprésent en économie, particulièrement dans l'enseignement de la microéconomie (voir les néoclassiques). Historiquement, **l'utilitarisme a avant tout été une philosophie morale** née à la fin du 18^e siècle. Se pencher sur l'utilitarisme en économie commande par conséquent de remonter à l'utilitarisme classique. John Stuart MILL n'est pas le fondateur de cette tradition, mais il en a été l'un des contributeurs les plus importants. **MILL a été un collaborateur de Jeremy BENTHAM qui, lui, est le fondateur de l'utilitarisme**.

Jeremy BENTHAM (1748-1832) est à **l'origine d'une économie politique sur la base du calcul de l'utilité des choses et des activités**. BENTHAM considère que **l'homme réagit principalement aux sensations agréables ou désagréables qui l'affectent**. C'est donc en agissant sur ces sentiments qu'on peut gouverner une société humaine. **Un bon gouvernement doit donc tenir une comptabilité des peines qu'il inflige et des plaisirs qu'il dispense**, l'objectif étant que la somme des plaisirs (le bonheur) soit maximum et la somme des peines (le malheur) soit minimum et cela dans le but d'atteindre *le plus grand bonheur du plus grand nombre*. BENTHAM considère que le bonheur est lié à la **quantité de plaisir**. Il en a donc une conception quantitative, arithmétique. C'est pourquoi on qualifie sa conception d'**utilitarisme égoïste**.

Il est clair qu'en économie aujourd'hui, l'utilité n'a jamais été mesurée comme BENTHAM l'imaginait. **La manière de mesurer le bien-être n'est que comportementale**: on déduit le bien-être par rapport au comportement observable. Si quelqu'un choisit A quand B était une autre possibilité, A est considéré, par définition, comme porteur de plus d'utilité pour lui que B. Ainsi l'utilitarisme se réduit-il à une question de consistance des choix⁶.

En 1861, MILL publie un ouvrage intitulé *l'Utilitarisme*. L'utilitarisme de MILL est qualifié d'**utilitarisme altruiste**, par opposition à l'utilitarisme de BENTHAM. Pour MILL, ce qui importe est la qualité des plaisirs et non nécessairement la quantité. Par exemple :

- Les plaisirs de l'esprit sont plus importants que ceux du corps;

⁵ John Maynard KEYNES, 1934, *Allocution pour le centenaire de la mort de MALTHUS*.

⁶ Voici à cet égard une citation cruciale de William Stanley JEVONS, l'économiste qui a introduit l'utilitarisme, au-delà de sa dimension éthique, comme fondement de la théorie économique à la fin du 19^e siècle:

J'hésite à dire que les hommes auront un jour les moyens de mesurer directement les émotions du cœur humain. Une unité de plaisir ou de douleur est même difficile à concevoir; mais c'est la somme de ces sentiments qui nous mènent continuellement à acheter et à vendre, à emprunter et à prêter, à travailler et à se reposer, à produire et à consommer; et *c'est à partir de ces effets quantitatifs que nous devons estimer leurs montants comparatifs [...]* tout comme nous mesurons la gravité d'après ses effets sur le mouvement d'un pendule. (Jevons, 1871, 17).

- Le bien-être d'autrui peut parfois être plus important que le sien propre;
- Le plaisir ou l'intérêt de la collectivité comptent parfois mieux que le plaisir individuel.

MILL consacre de longs développements à **l'utilitarisme, qu'il définit comme la doctrine qui fait du principe d'utilité – ou principe du plus grand bonheur – le fondement de la morale**. Le but de l'humanité et le **défi de toute société consistent à réduire l'écart entre le bonheur individuel et le bonheur public**. MILL est souvent considéré comme le dernier des grands auteurs classiques. Dans son *Traité d'économie politique* (1848), **il amorce déjà un début de critique vis-à-vis de la théorie classique**, développant ses idées sur les droits sociaux et les libertés des travailleurs. Dans ce sens, les propos de Friedrich HAYEK sont édifiants⁷:

Je suis personnellement convaincu que celui qui a le plus entraîné les intellectuels vers le socialisme est John Stuart MILL, qui est pourtant considéré comme une grande figure du libéralisme classique.

2. LA PENSÉE ÉCONOMIQUE CAPITALISTE LIBÉRALE ET SES ÉTAPES

Le libéralisme économique se présente comme une **application au domaine de l'activité économique des principes généraux du libéralisme politique**. Dans les histoires de la pensée économique, le **libéralisme apparaît généralement comme le successeur et le fossoyeur du mercantilisme**. À partir de **la fin du 17^e siècle**, les réglementations étatiques existantes, en particulier les règles de fonctionnement des corporations, gênent considérablement l'initiative économique de la jeune bourgeoisie. **Les thèses mercantilistes sont de plus en plus contestées**. Le contexte intellectuel est favorable à cette contestation. Ainsi, par exemple, le philosophe anglais John LOCKE défend l'idée **qu'il existe des droits naturels de l'individu que la société, et en particulier le souverain, doit respecter**. Apparaît alors l'idée que **l'économie est elle-même régie par des mécanismes naturels** et qu'aucun obstacle ne doit être opposé au jeu de ces mécanismes naturels si l'on veut que l'économie fonctionne bien. Ainsi se développe **la doctrine du libéralisme économique, qui s'oppose à l'interventionnisme étatique des mercantilistes** en matière de politique étatique industrielle ou de commerce extérieur.

Propagateurs de l'expression « laisser-faire », les physiocrates peuvent être considérés comme les véritables ancêtres du libéralisme. Adam SMITH⁸ est considéré quant à lui comme le fondateur de **l'économie politique classique, le principal théoricien du libéralisme économique**.

Il y a, au point de départ du **libéralisme économique classique**, une idée fondamentale, en vertu de laquelle **l'économie fonctionne selon des lois naturelles**. Les fondateurs de l'économie politique moderne, au 18^e siècle, étaient **fascinés par la théorie de Newton** et aspiraient à construire **une physique sociale** sur le modèle de la mécanique classique⁹. De la même manière, on prétend **expliquer le fonctionnement de l'économie, la circulation des marchandises et de l'argent par une loi universelle** : la **rationalité de l'agent économique (l'homo oeconomicus) animé par son égoïsme, son intérêt personnel**.

Pour l'essentiel, les thèses classiques sont fixées par SMITH et reprises par ceux qui le suivront, à commencer par RICARDO. La **conception que véhicule SMITH de la richesse est doublement en rupture par rapport aux conceptions antérieures**. Une première rupture concerne **la nature de la richesse** : contre les mercantilistes pour qui la richesse est *monétaire*, **SMITH affirme qu'elle est réelle**. La seconde rupture concerne les sources de cette richesse : contre les physiocrates, cette fois, pour qui la richesse est foncière, **SMITH insiste sur le fait que cette richesse est produite**. Autrement dit, c'est pour l'essentiel, de la « dépense en travail » que provient la richesse. Cependant il ne faut pas penser que plus une nation est

⁷ Friedrich HAYEK, cité par David BOAZ, *Libertarianism : A Primer*, New York, Free Press, 1997, p. 50.

⁸ Smith a voyagé en France entre 1764 et 1766, où il a séjourné à Toulouse et à Paris, et s'est longuement entretenu avec les physiocrates. Il a même songé à dédier *La Richesse des nations* à Quesnay

⁹ Newton était parvenu à expliquer non seulement le mouvement des planètes, mais encore celui de tous les corps dans l'univers par une loi unique, universelle : la loi de la gravitation, exprimée par une équation très simple.

peuplée et à même de faire travailler intensément sa population, plus elle est riche. **Les auteurs classiques se méfient au contraire de l'accroissement démographique** (MALTHUS et son *Essai sur le principe de population* et RICARDO et à sa théorie de la baisse du profit). **L'essentiel est en fait dans la productivité du travail mis en œuvre.**

La **productivité du travail est démultipliée par la division du travail**. Cette vertu de la division du travail peut être constatée aussi bien « **dans l'atelier** » (**division technique du travail**), que dans **la société** (**division sociale du travail** entre différents producteurs). Cette division *sociale* du travail, en particulier, a en outre l'intérêt d'accélérer le **développement du progrès technique** (des innovations), lui aussi source majeure de l'accroissement de productivité du travail.

Pour les auteurs classiques, la division du travail vecteur de productivité et donc de richesse, est permise par l'échange. **Plus les échanges seront nombreux, plus les marchés seront développés et plus la division du travail aura donc l'opportunité de s'approfondir** et, avec elle, la productivité du travail. C'est donc l'échange (le marché) qui est la cause originelle de la prospérité. Dès lors, **dans la pensée libérale la levée de toutes les réglementations et les entraves au « libre commerce » devient primordiale**, puisque celui-ci répond au **penchant naturel des hommes à l'échange**¹⁰. Ce **penchant s'explique, non pas par leur moralité, mais par la poursuite de leur intérêt** : il est dans l'intérêt de chacun, si la possibilité se présente, de se spécialiser dans les activités où il demeure le plus productif et où il accroîtra encore cette productivité par le fait même de s'être spécialisé. Étant davantage productif de richesse, il pourra ensuite, échanger le surplus pour acquérir le reste des choses nécessaires et commodes à la vie.

En laissant les individus libres d'orienter leurs activités selon leur intérêt propre, on assure nécessairement l'intérêt de la société tout entière. C'est la célèbre parabole de la « main invisible ». Dans ce sens, le « marché » **joue le rôle d'un instrument de conciliation** des intérêts égoïstes, **transformant la poursuite par chacun de son intérêt personnel en un bonheur collectif**. Poursuivant ses intérêts matériels personnels sans égard pour ceux de ses semblables, chaque individu serait amené, comme par une main invisible¹¹.

Il suffit donc de « **laisser faire** » les individus, en ne **limitant pas les opportunités d'échange** qui pourraient leur être profitables, pour **assurer, via l'approfondissement de la division du travail et l'orientation efficace des activités productives, la prospérité et l'harmonie sociale.**

La société capitaliste est une société marchande. À ce titre, elle correspond à la *nature humaine* (qui est marchande) et peut s'établir comme la société de liberté par excellence et, pour cette raison, comme la société d'efficacité par excellence.

Enfin, **ce qui est vrai à l'intérieur d'une nation l'est aussi au niveau international.** La division *internationale* du travail autorisée par l'expansion des échanges commerciaux entre nations est profitable à tous selon le même schéma. **Chaque nation se spécialise en fonction de ses capacités et aptitudes propres** (ce que SMITH appelle les « avantages » absolus). **Le libéralisme est donc aussi un libre-échangeisme.**

À la suite de SMITH, les économistes classiques développeront les mêmes idées et tâcheront de renforcer la thèse que le libre-échange permet à un pays d'obtenir une quantité de biens supérieure à ce qu'il pourrait produire par ses propres moyens. Ils développeront cette théorie **en substituant à la notion d'avantage absolu celle d'avantage relatif (ou comparatif)**, selon lequel **aucun pays n'a besoin d'être le meilleur**

¹⁰ Le penchant pour l'échange est particulier aux hommes (« on a jamais vu de chien faire de propos délibéré l'échange d'un os avec un autre chien », affirme SMITH).

¹¹ « à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions [...]. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société que s'il avait réellement pour but d'y travailler » [SMITH, 1776, p. 256].

de tous pour participer avantageusement à l'échange international : puisqu'il est dans l'intérêt de tous de ne pas tout produire.

Alors que **RICARDO se désolait de la perspective** – dont il avait développé l'explication théorique – **d'un état stationnaire dans lequel serait interrompue l'accumulation du capital**, **MILL s'en réjouissait** au contraire en soulignant que **le monde cesserait alors d'être le champ clos d'une course folle** dans laquelle, comme on le voit aux États-Unis¹²:

la vie de tout un sexe est employée à courir après les dollars, et la vie de l'autre à élever des chasseurs de dollars.

RÉFÉRENCES

- Blancheton Bertrand. (2009). Maxi fiches de Sciences économiques. Dunod. Paris;
- Deleplace Ghislain et Lavalie Christophe. (2008). Maxi fiches d'Histoire de la pensée économique. Dunod. Paris;
- Düppe Till (2020). Histoire de la pensée économique: D'Aristote à Marx. Les Presses de l'Université de Montréal;
- HENRY Gérard Marie. (2009). Histoire de la pensée économique. Armand Colin. Paris.

¹² Mill, 1848, p. 298.